



La tête pleine de joies

Ognjen Spahić

La tête pleine de joies

du même auteur
chez le même éditeur

Les enfants de Hansen (2011)

Ouvrage traduit avec l'aide du programme
Europe Creative de l'Union européenne.



Ognjen Spahić

La tête pleine de joies

traduit du monténégrin par Alain Cappon

nouvelles

GAÏA ÉDITIONS

Né en 1947, Alain Cappon est professeur certifié d'anglais. Parallèlement à l'enseignement de l'anglais en lycée, il entreprend des études de russe, puis de serbo-croate auprès de l'écrivain Danilo Kiš. Les premières traductions d'Alain Cappon sont publiées en 1984, et il se consacre alors presque exclusivement à la traduction de la littérature ex-yougoslave pour les langues serbe, croate, monténégrine, et bosniaque. Lauréat 2002 du prix décerné par l'Association des traducteurs littéraires de Serbie, il compte une quarantaine de traductions, dont plus de trente romans, et participe en tant que traducteur et rédacteur au site serbica.fr hébergé par l'université de Bordeaux III.

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Puna glava radosti

Illustration de couverture :
© CSA Images/Getty Images

© Ognjen Spahić, 2014
© Gaïa Éditions, 2016, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-675-3

La tête pleine de joies

Il avait dit : Vous devez imaginer une scène, une action, une situation, comprenez-vous ? Essayer d'imaginer quelque chose d'apaisant. Puis de vous concentrer quelques minutes sur cette vision et de vous appliquer à la conserver dans votre esprit.

Je demandai : Oui, et... ?

Et il répondit : Sitôt que vous vous sentirez comme vous l'avez décrit, il serait bon de fermer les yeux et de vous rappeler ce à quoi vous avez déjà pensé une fois et d'y associer des sensations de bien-être, d'apaisement, voire même, pourquoi pas, de détachement. De détachement. Vous saisissez maintenant ?

Il regarda le bout de sa cigarette, en souffla plusieurs fois la cendre, puis approcha son briquet et aspira la petite flamme.

Je dis : Vous croyez que ça peut aider ? Que pourrais-je donc imaginer ? Les oisillons d'une bernache au milieu des nénuphars en fleur ? De minuscules créatures innocentes et le doux couac-couac-couac duvet qui évoqueront protection et chaleur ? Eh oui... Voyez vous-même... Au même instant je me suis vu approcher de ces êtres, lever le genou, les viser de mon talon. Et les écraser l'un après l'autre, dans un craquement d'osselets. Voilà pour le bien-être et l'apaisement. Votre méthode, dans mon cas, ne marche pas.

Il dit : Couac-couac-couac... Tâchez donc d'être sérieux. Vous n'êtes ni le premier ni le dernier à venir dans ce cabinet, si c'est le nom que je lui donne. Vous savez, j'évite les termes strictement médicaux. Une pièce. C'est d'abord une pièce. Confortable, lumineuse, bien éclairée.

Il éteignit sa cigarette, secoua la cendre de sa chemise, puis se leva pour ouvrir grand la porte-fenêtre. La pièce sentait l'air froid. Il ajouta : Puisque nous en sommes aux

méthodes... Ma préférence va aux protocoles qui ont fait leurs preuves dans la pratique. Alors, vous allez essayer de vous concentrer. Chassez les vilaines pensées, fermez les yeux, respirez à fond, imaginez une scène, une action, une situation qui, ne serait-ce qu'un instant, vous calmera. Soyez sans crainte. Nombreux sont ceux qui, au départ, partagent votre point de vue et qui, par la suite, au bout de quelques semaines, admettent l'effet bénéfique. Je ne vous demande pas de le croire, mais il serait bon que vous teniez ce qui va se passer dans cette pièce pour une possibilité parmi d'autres, pour l'une des manières de rendre votre vie meilleure.

Il passa la tête par la porte-fenêtre, inspecta la rue, puis leva les yeux vers le ciel laiteux. Après un bruyant coup de klaxon explosa le court juron d'un automobiliste énervé.

Je demandai : Vous pouvez fermer la fenêtre ?

Il me regarda : Je vais fermer et vous laisser quelques minutes. Il faut vous détendre et essayer. Si vous voulez fumer... Servez-vous...

Il posa le paquet de cigarettes et le briquet sur la table. Il sourit en montrant la porte puis sortit sur la pointe des pieds, comme quand on quitte une chambre où dorment des enfants. Je me glissai un autre coussin sous le corps et appuyai mes chaussures sur l'accoudoir du divan. Les coussins exhalaient les odeurs d'autres personnes. Des restes de parfums s'amalgamaient, formaient un doux nuage de senteurs indéfinies. La vitre de la porte-fenêtre s'était embuée, et dehors le klaxon se mit à hurler à plusieurs reprises encore. La tour de l'ordinateur ronronnait sur de hautes fréquences que je captais de mon oreille droite. Les reflets blêmes de l'économiseur d'écran éclairaient le mur nu. Les murs de mon crâne se remplissaient de vide si bien qu'au même instant, après avoir fugitivement pensé au *vide*, je fermai les yeux et tentai justement de penser à cet état qui

devait produire une sensation de bien-être, d'apaisement ou, en dernier ressort, de détachement. L'absence d'image, de bruit, d'odeur, de goût, l'absence de lumière, d'obscurité ou de toute association sensorielle susceptible d'évoquer des images réelles ou des anticipations incarcérées dans un labyrinthe de pensées depuis longtemps consommées : tout cela était une idée magnifique et au même instant avortée, un enfant mort-né, après laquelle je pouvais rouvrir subitement les yeux et grommeler quelques jurons en pensant au médecin, à sa pièce, aux cinquante euros que j'allais cordialement laisser à cette canaille après une poignée de main, aux vingt euros restants que j'allais devoir payer pour commander une infecte bière pression plutôt qu'un whisky. Je me dis qu'il fallait me lever, et vite déguerpir, dégringoler l'escalier sans revenir sur ma décision, mais le divan était trop confortable et, dehors, le froid insupportable. Le conformisme de l'instant maîtrisait de façon si convaincante les ébauches de décisions que je m'enfonçai plus encore dans les grands coussins et pris au hasard l'un des livres sur le guéridon près de l'accoudoir. Un mini-livre de poche à couverture cartonnée et aux feuilles épaisses : *Les Plus Belles Montagnes du monde*. La coiffe neigeuse du distant Kilimandjaro sur la page de titre, puis, par ordre alphabétique, tout jusqu'aux exotiques *X*, *Y*, *Z* dispersés dans la ceinture équatoriale, la Transcaucasie, et les contrées du nord-est de la Chine. Plusieurs coups de klaxon retentirent encore sur un rythme nerveux, accordé. La buée sur la vitre de la porte-fenêtre se dissipait lentement, les cigarettes étaient loin de moi. Je m'arrêtai sur la lettre *N* et feuilletai lentement, page après page : des pentes enneigées et les formes coniques de volcans éteints, quelque chose qui rappelait la tête d'un chat mort, puis des déclivités verdoyantes avec, au pied, des lacs, différentes formations glaciaires, des sources thermales, et des espaces infinis de forêts à feuillage persistant. J'en oubliai les cigarettes. J'avais la fesse droite légèrement

engourdie : un picotement agréable me descendait jusqu'au genou, mon cœur battait lentement, ma cage thoracique s'élevait et retombait au rythme régulier de l'économiseur d'écran en forme de bulle de savon. Pour la première fois, l'idée me vint que l'espace où je me trouvais – une pièce haute de plafond avec un mobilier chic mais de prix et solide, une pièce dans un grand appartement au troisième étage avec vue sur rue, une pièce aux murs abricot – diffusait vraiment les propriétés d'un tilleul ou d'une autre boisson relaxante. Je me sentais mieux que le jour précédent : doigts écartés, mes mains reposaient le long de mon corps, mes pieds se réchauffaient, mon sang coulait régulièrement dans toutes mes artères. La grosse tête du docteur ne me faisait plus une impression de largeur, de laideur. Il y eut quatre nouveaux coups de klaxon, mais j'étais prêt à accéder à la requête insensée du praticien-psychologue : fermer les yeux et imaginer une beauté rehaussée de paix artificielle. J'écartai les jambes, inspirai profondément puis soupirai en regardant la douce ombre du philodendron qui grimpait le long du mur. Je fermai les yeux. Mes paupières se baissèrent lentement. Une douce obscurité rosâtre dessina la scène où planter le décor d'un monde nouveau, thérapeutique.

La porte s'ouvrit presque au même instant, le docteur marmonna une sorte de *ah-ah* et prit place dans le fauteuil de cuir à haut dossier. Un claquement de briquet, le faible crépitement du tabac. Des doigts pressèrent quelques touches sur le clavier, le klaxon se fit entendre par intermittence, en séquences de longueurs différentes mais de même intensité. Les paumes des mains orientées vers le plafond, je dis très doucement : Un village japonais.

Le docteur se redressa. Le cuir grinça. Pardon ? Répétez, je vous prie. Vous disiez...

Moi : J'ai dit *un village japonais*.

Lui : Oui, oui, oui... Continuez donc.

Moi : Sur un village japonais tombe la première neige.

De nouvelles gouttelettes de sueur s'accumulaient sur mes paumes chaudes. J'eus envie d'ouvrir les yeux et de rompre le silence en gesticulant vivement. Pour avoir accepté les règles du jeu, je me sentais dévoyé, défait, abusé, je sentais les grises circonvolutions de mon cerveau s'imprégner de bêtise, les formes clairement tracées du tissu cérébral s'émousser, mais je restai paupières closes tandis que dans la nébulosité de l'immensité rosâtre commençaient à s'estomper les larges toits de vieilles mesures en bois et la silhouette de montagnes habillées de brume.

J'attendais un mot du docteur, quelques points d'interrogation de feinte curiosité qui viendraient pulvériser l'embryon de ce vain paysage mais, hormis un coup de klaxon qui se propagea dans la rue, ne s'entendaient que le ronflement du disque dur qui se refroidissait et des expirations qui envoyaient la fumée s'accumuler très haut sous le plafond.

Je dis : Sur un village japonais tombe la première neige. Le long des versants de la montagne Nantaï s'enroulent de grosses boucles d'épais brouillard. Des maisons sont blotties le long d'un sinueux chemin pierreux qui conduit à une source à la sortie... non, à l'entrée du village. Ce qui revient au même. Selon qu'on gravit la montagne ou qu'on la descend. Les fenêtres sont ombrées par la lumière jaunâtre de lampes à pétrole. Dans la rue, personne. D'ailleurs, ce n'est pas une rue. Mais une voie étroite, dallée de plaques rouges que les hommes et les bêtes ont polies sous leurs pas. Le crépuscule. Blême. Blafard. Hivernal. Peuplé de silence. D'un grand silence. Le genre, il va de soi, audible seulement dans un village japonais quand tombe la première neige.

Un bruissement. Le docteur, présumai-je, avait dû se croiser les jambes et se vautrer plus encore dans le fauteuil.

Le cendrier de verre se mit à balancer. Une main éteignit la cigarette, l'homme toussa doucement puis dit : Vous n'avez pas froid ? Vous voulez que je pousse le chauffage ?

Un signe de dénégation, et il dit : Poursuivez, je vous en prie. Allez-y...

Moi : La nuit tombe au bruit des flocons. De gros flocons. Qui chutent à travers l'épaisseur de l'air avec des oscillations de plumes. Les champs asséchés, le sommet des collines et la cime des hauts cèdres sont couverts d'une fine blancheur. Pas un souffle de vent. Les cheminées sont chaudes, les colonnes de fumée s'élèvent haut, se fondent dans les nuages. Des enfants vont s'approcher des vitres pour contempler le doux changement qui s'opère. Ils dormiront d'un sommeil paisible sous de lourdes couvertures de laine et dans l'attente du matin.

Relevant la tête vers le plafond, je pris une longue inspiration. Le docteur demanda : Vous avez des enfants ?

De l'index, je répondis négativement, et il dit : Continuez.

À cet instant, j'avais vraiment l'ensemble du tableau devant les yeux. Je ne voulais plus les rouvrir tant me déconcertait la réalité du paysage qui, à chaque seconde et de lui-même, se complétait.

Je respirais à petits coups, sans mes habituels accès de toux du fumeur, mes alvéoles pulmonaires semblaient absorber beaucoup plus d'oxygène que de coutume. Très vite se précisèrent le murmure d'un ruisseau, le survol des toits par des oiseaux de grande taille, et le sommet de la montagne Nantaï s'illumina brièvement du rouge des ultimes rayons de soleil incarcérés haut dans la stratosphère.

J'attendis que le klaxon dans la rue ait terminé son crescendo discordant et je dis : Les lumières s'éteignent peu à peu. Les gens vont se coucher. Dans les étables, les chevaux dorment debout et les chèvres sont allongées sur d'épaisses couches de paille. Dans une demi-heure, deux fenêtres

seulement seront encore éclairées. Une au pied du village, l'autre à l'extrémité du chemin pierreux.

Le docteur : Vous aimez la nature ? Il vous faut y passer le plus de temps possible.

Il alluma une autre cigarette et vida le cendrier dans la corbeille sous le bureau. Il y eut une odeur de tabac froid, et il s'en fallut de peu que j'ouvre les yeux et prenne une cigarette. La dépendance à la nicotine me chatouillait le palais. Mes narines s'ouvrirent pour aspirer le maximum de la fumée qui s'offrait.

Je dis : Je n'aime pas la nature.

J'avais répondu *Je n'aime pas la nature* alors que, de temps en temps, j'aimais me promener à vélo et longer la rivière. Une vieille voie sur berge abandonnée, de rares voitures, et la nature quasiment intacte. Un cimetière à l'abandon près de villages à l'abandon, de grandes grenouilles et de grands hérissons : de lents insectes verts qui se traînent paresseusement au milieu des feuilles mortes. De-ci de-là l'eau prend une couleur bleu turquoise que j'observe de l'ombre fraîche d'un figuier. À hauteur de toit, les hirondelles happent des moucherons qui volettent au-dessus des surges tourbillonnants. Les feuilles rouges dodelinent, la haute paroi rocheuse réverbère la chaleur. Mes années d'accro fanatique au tabac font que tous ces jolis endroits me fournissent une formidable occasion pour en fumer une. Le vieux pont, la fraîcheur des marches montant à la chapelle du cimetière, la source entourée de grands blocs de roche d'origine calcaire, le banc de sable ombragé au pied du grand abrupt rocheux peuplé de nids d'oiseaux – tous ces lieux voyaient leur esthétique condensée dans la flamme fugace d'un briquet et le crépitement de particules séchées de tabac au bout d'une cigarette. Une inspiration puissante, interminable, une expiration. Dans d'autres circonstances, et à penser à ces rituels, j'aurais sans conteste répondu : *Oui, j'aime la nature*, mais la première neige continuait de tomber sur

le petit village japonais situé sur les flancs de la montagne Nantaï. Elle recouvrait les toits, les étroits sentiers de terre serpentant entre les maisons. La nuit s'affaissait de tout son poids, avachie, pareille à un animal noir, endormi, de taille titanesque. Les deux fenêtres éclairées, la première au pied du village, l'autre à son extrémité, étaient devenues l'unique mise en scène farinee d'essaims de gros flocons.

Le docteur se recroisa les jambes, et je dis : À l'une de ces fenêtres est assis Masaso Ibaraki, trente-huit ans ; et à l'autre fenêtre, à l'extrémité du chemin rocailleux, personne.

J'ajoutai : Masaso travaille sur la grève du lac, le vivier est ouvert depuis l'été dernier, et Hideo Maeda, quarante-cinq ans, professeur de français d'Osaka, y élève trois espèces de carpes. La présence de sources thermales empêche, même en plein hiver, l'eau de geler en surface, et on peut dire que malgré les importants frais de transport du poisson jusqu'à la route la plus proche, l'activité de Maeda rapporte. Les carpes ont une croissance rapide et dévorent les pelletées de nourriture que Masaso Ibaraki leur jette en la puisant dans de grands sacs de lin. Corpulent, costaud, ce dernier se révèle un ouvrier consciencieux, responsable, que Hideo Maeda a choisi parmi trois autres postulants après sept jours de mise à l'essai. La dextérité de Masaso pour attacher les lourds casiers métalliques et les plonger dans l'eau froide sans un mot ni une simple crispation de visage, son côté taciturne, sa compréhension de l'élevage des grandes carpes avaient plus encore conforté Hideo Maeda dans son intention de démissionner de son poste de professeur du secondaire à Osaka, de s'installer à la campagne et, ainsi, de changer de vie et de se consacrer enfin à l'écriture. Élever des carpes lui occuperait le corps. Et écrire, l'esprit. La femme de Masaso Ibaraki, Kazuko Ibaraki, vingt-neuf ans, serait l'unique obstacle à la réalisation de ces projets.

Le docteur toussa mais, cette fois, ce fut plus un balbutiement de mise en garde qu'une quinte typique de fumeur.

Il dit : Oui. Ça devient intéressant. Mais peut-être avez-vous trop élargi le tableau. Néanmoins, si cela vous donne satisfaction, je vous prie de poursuivre. C'est le but de cette thérapie, et il me semble que je peux d'ores et déjà qualifier notre séance de réussie. Vous êtes allé au Japon ?

Je dis : Lors de sa première visite au village, Hideo Maeda avait été reçu avec une aimable réserve et une hospitalité retenue. Les gens sortaient pour l'observer et le saluer, mais personne n'avait pris l'initiative de lui faire franchir le pas de sa porte et de lui offrir le thé. Il avait fait une visite rapide de la maison, montré sa satisfaction, et était revenu sept jours plus tard avec un rouleau de papier enrubanné de rouge, une grande clé rouillée, et un petit sac contenant ses affaires pour la nuit. Le contrat de vente avait été signé la veille, et ses meubles étaient déjà en route. Les deux grands chevaux et l'attelage qui, par le chemin bourbeux, allaient tirer jusqu'au village les livres, une table de salle à manger et quelques étagères, appartenaient à Masaso Ibaraki. Trois heures à cahoter sur les pâturages sinueux, et il allait connaître le détail des plans pour la construction du vivier. Après avoir déchargé les choses ensemble et, pour la première fois, touché *La Grande Encyclopédie du Japon* qu'il n'avait vue que sur les étagères au-dessus de la tête du maire, mais qu'il considérait comme le bien le plus précieux, Masaso Ibaraki, grande âme, invita M. Maeda à partager son repas. Le professeur de français d'Osaka, Hideo Maeda, aperçut alors pour la première fois Kazuko Ibaraki, l'épouse de Masaso Ibaraki âgée de vingt-neuf ans, dont la forte et ferme poitrine balançait sous une seule épaisseur de tissu de lin.

Yeux fermés, je me tournai vers le docteur, attendant qu'il me coupe ou tente tout au moins d'abrégé la narration avec l'une de ses coutumières interventions, mais du côté de la chaise ne vint qu'un silence caverneux. Le klaxon décocha

quelques sourdes octaves, une voix inintelligible hurla dans la rue, et je me glissai plus confortablement encore entre les coussins.

Petite rectification : Ces seins n'étaient pas spécialement gros. Pas du genre incontrôlés à ballotter chacun de son côté, mais fermes, joliment arrondis, bien découpés, symétriques. En fait, les dire parfaits suffirait, mais chacun a ses critères de perfection. D'où la nécessité, parfois, de clarifier les choses. Le corsage... En toile... Non, un grossier tissu de lin ne saurait convenir. Il serait impossible de discerner en dessous les rondeurs subtiles de sa peau blanche qui sentait... Qui sentait... Oui, qui sentait l'huile d'œillet sauvage. M. Maeda s'étonna de voir que Mme Ibaraki tenait à être vêtue à la citadine et ne portait pas le traditionnel kimono comme toutes les autres femmes du village. Et quand il aperçut sur les étagères, à côté de pots de céramique plantés de fleurs séchées, une dizaine de livres rangés avec soin, il comprit qu'il était tombé sur deux personnes qui rendraient la vie supportable dans un village perdu de la montagne Nantaï. Lors de ce premier repas pris en commun, la conversation se transforma en un échange tranquille de renseignements utiles, dans une ambiance teintée d'humour et réchauffée par le saké. M. Maeda s'attacha à éviter les regards insistants sur les rondeurs très voyantes de Mme Ibaraki quand elle se relevait et, avec élégance, balançait ses bras chargés de vaisselle.

Je me frottai les paupières et demandai : Vous me suivez ?

Le monde sous la fine membrane rosâtre s'était élargi et, à cet instant, je parvenais difficilement à me rappeler le large visage du docteur et le mobilier de sa *pièce*.

Il y eut un léger choc sur le bureau. Je supposai qu'il avait ôté ses lunettes. Il se réinstalla dans son fauteuil, souffla la fumée et dit : Oui, oui. Continuez.

Je dis : Le matériel pour le vivier arriva sept jours après ce premier dîner commun. Entre-temps, Masaso Ibaraki et

Hideo Maeda avaient exploré plusieurs kilomètres de rive et cherché l'endroit le plus propice. Cette tâche menée à bien, un nouveau dîner fut organisé chez M. Maeda. Arrosé d'une bouteille de pinot noir français, adouci par des pralines de chocolat noir enveloppées de papier d'aluminium rouge, ce repas amena Masaso et Kazuko, avant de trouver le sommeil, à rêvasser une nouvelle fois d'une vie citadine sans crottins de chèvre ni boue visqueuse. Mais tous deux en convinrent, l'arrivée de M. Maeda au village rendrait la vie nettement plus attrayante ; cependant, il est une réflexion que Masaso Ibaraki mit sous le boisseau tout en se pressant contre le corps nu, humide, et émoustillé de sa femme.

Car tandis que M. Maeda relatait les menus événements vécus pendant son service d'enseignement dans une école des faubourgs d'Osaka, dessinait une carte invisible de la cour afin de décrire la forme et la position de l'escalier que le ventripotent directeur avait descendu en roulé-boulé, le regard de Mme Ibaraki n'avait pas quitté le visage et les yeux du nouveau voisin. De plus, Masaso avait remarqué que le rire qui sortait de la gorge de sa femme n'avait jamais eu cette sonorité, cette sincérité. À l'évidence, Kazuko se sentait parfaitement bien en présence de cet homme dont le charme étayé par une foule d'expériences pour eux inconnues, la divertissait d'une manière totalement nouvelle. Après une gorgée de pinot, il avait rejeté avec dégoût ces idées que le ver de la suspicion pouvait infester, amenant une jalousie infondée, propre à déchiqeter à belles dents cette amitié tout récemment nouée. Il avait levé haut son verre et émis un vœu : que les carpes se mettent à frayer, que leur chair soit rouge et grasse, et les trois verres s'étaient rejoints dans un tintement de cristal fabriqué à la main. Des mois plus tard, Masaso Ibaraki fixerait cet instant comme celui où un bonheur imprévu avait commencé à céder la place à un malheur inattendu.

Je plissai le front et la main plaquée sur ma bouche, j'essayai de me rappeler dans ma narration l'endroit d'où poursuivre opportunément l'histoire. Le téléphone se mit alors à sonner sur le grand bureau. Le docteur décrocha, bredouilla un vague *Oui, oui. Je n'ai pas oublié. On fait comme on a dit*, et alluma une nouvelle cigarette.

Il dit : Vous voulez continuer ? Sinon, gardez cette histoire pour la prochaine séance. Nous avons commencé exactement comme je l'espérais. De belle manière. Remarquable. Des images claires, des phrases régulières. Vous devriez les noter et toujours les avoir sur vous.

Je dis : Le vivier fut inauguré un mois plus tard, lors d'une petite réception qui réunit aussi les habitants des villages voisins.

Il dit : Soit. Poursuivez avec le vivier.

On klaxonna plusieurs fois encore dans la rue, et je dis : Les alevins furent versés dans de petits casiers proches de la rive, et les mâles reproducteurs et les grandes femelles à queue rouge plongés dans d'autres, immergés à une vingtaine de mètres de là. Le ruban rouge fut coupé par le maire du village qui exprima le souhait de voir le vivier de M. Maeda devenir la première pierre de l'industrialisation modérée de cette région de montagne. Tout le monde approuva d'un signe de tête, Mme Ibaraki jeta à la volée une poignée de riz dans l'eau redevenue calme et posa sa main sur l'épaule de M. Maeda.

Une baraque de bois de cèdre avec un toit à une pente et deux lucarnes, une table de travail, un lit et quelques étagères – tel était l'espace où Masaso Ibaraki passerait le plus clair de son temps. Un croquis indiquant avec minutie l'ordre dans lequel nourrir les poissons, des graphiques sur les espèces élevées et leurs caractéristiques de base étaient cloués au-dessus de la table de travail. Un petit poêle de

fer était installé dans un coin, et aux murs de planches, malgré la taille réduite de la pièce, M. Maeda avait accroché pas moins de six lampes à pétrole... La description de la baraque et du vivier vous paraît superflue ?

Le docteur : Pardon ?

Moi : Vous pensez que décrire la situation sur le lac est inutile, docteur ?

Le docteur : Sur le lac... Oui... Je ne sais pas... À vous de voir...

Moi : Vous ne m'écoutez pas.

Le docteur : Je vous écoute scrupuleusement, grand Dieu ! Continuez tranquillement si vous le désirez. Il ne nous reste plus beaucoup de temps, mais continuez. C'est important.

Moi : Important ?

Le docteur : Important pour vous. Concentrez-vous et poursuivez. C'est important aussi pour moi. Dans cette relation, vous êtes le critère d'estimation de mon efficacité. Il m'importe de vous aider. Je tiens à ce que vous vous sentiez mieux. Et ne m'appellez pas *docteur*. Ce terme introduit entre nous une distance qui ne devrait pas être. Le vivier, le lac, les lampes à pétrole... d'autres détails ?

Moi : La description précise de la situation sur le lac est de trop, je l'admets. Mais il conviendrait d'ajouter qu'au printemps, Mme Ibaraki a planté des chrysanthèmes tout le long de la baraque. Ainsi que deux érables nains. Un sous chaque lucarne.

Paupières bien closes, j'imaginai de grands pétales multicolores, puis je dis : Dès le début de l'entreprise, il apparut que le vivier demandait une surveillance de jour comme de nuit. Rien ne devait être laissé au hasard. Le vent du nord qui, début février, déboulait des sommets glacés de la montagne Nantaï pouvait aisément culbuter les pieux auxquels étaient attachés les casiers. D'où la triple compensation que Hideo Maeda proposa à M. Ibaraki pour vingt-quatre heures de service un jour sur deux. C'était une gratification

impossible à refuser et, pour le couple Ibaraki, de quoi renoncer sans grands atermoiements à leur exigeant élevage de chèvres. Nourrir les poissons quatre fois par jour, enlever les feuilles et les alevins morts avec une épuisette, surveiller le nombre d'animaux reproducteurs, c'était en réalité tout ce que Masaso Ibaraki avait à faire. Le lit était confortable, la pièce bien chauffée. Kazuko apportait le déjeuner à deux heures, et M. Maeda passait au bord du soir pour bavarder une demi-heure autour d'un petit verre de saké. La nouvelle routine qui les réunissait tous les trois créait un mécanisme au fonctionnement quasi impeccable qui alliait travail, ordre, conversation civile, et stabilité financière. Et il en fut ainsi jusqu'à ce soir d'avril où, après le dîner, se préparant pour se mettre au lit et cherchant le décompte de la dernière livraison de granulés qu'il avait ramené dans l'intention de l'étudier chez lui, M. Ibaraki découvrit un manuel de français et un paquet de feuilles à moitié noircies d'une écriture qu'il reconnut – celle de son épouse. Des lignes gribouillées en alphabet latin, raturées ici et là à l'encre rouge, et des observations de toute évidence de la plume de M. Maeda. Masaso empila soigneusement toutes les feuilles, les remplaça sous les pots d'argile remplis de noix, puis, sans un mot, se coucha à côté de Kazuko endormie et apaisée dans son premier sommeil. Mais cette nuit-là, il ne put fermer l'œil. Il pensa aux longues heures d'hiver qu'elle passait dans la maison de M. Maeda en sirotant du vin français, ce dont témoignaient les petites traces rose pâle qui tachaient l'une de ses chevilles. Et il imagina le petit rire féminin qui ponctuait la prononciation fautive de certains mots pour lesquels il fallait vraiment se tordre la langue. Il se retira sur le bord du lit ; l'oreiller nerveusement serré entre ses bras, il contempla les reflets que lançaient les cheveux noirs de sa femme jusqu'à la chute des reins, puis imagina les mains d'un autre sur ce dos nu et ferma les yeux en s'efforçant en même temps de se libérer d'idées nées spontanément.

La porte du cabinet s'ouvrit soudainement. Les feuilles du philodendron en frissonnèrent et une voix de femme chuchota deux trois phrases obscures auxquelles, je supposai, le docteur répondit par des hochements de tête. Sans dire un mot, je me tournai vers la porte tel un aveugle. Elle se referma, quelques longs rugissements de klaxon serpenterent encore dans la rue.

Le docteur cogna quatre fois sur le sous-verre de son bureau puis dit : Vous savez, nous avons déjà dépassé le terme de cette séance précisément de douze minutes. Mieux vaudrait peut-être vous rappeler l'endroit où vous vous êtes arrêté et reprendre la prochaine fois. Disons... demain. Je n'insiste pas. Mais je dois recevoir un monsieur âgé que je vois depuis plus de deux ans. Un cas intéressant, et très complexe. En revanche, si vous pouvez terminer dans les dix minutes, je vous écouterai volontiers. La narration est peut-être trop développée pour servir plus tard d'outil thérapeutique. Vous avez, semble-t-il, enjolivé l'histoire d'un surplus de détails mais, je le répète, je suis fort satisfait de cette première séance.

Le ton opératoire du docteur me déconcerta plutôt. Non seulement l'histoire n'était pas surchargée d'un *surplus de détails*, mais en racontant *une scène, une action, une situation* qui devaient m'apporter le calme, j'avais omis un chapitre entier, le quotidien de M. Maeda à Osaka, chapitre qui devait éclairer sa supposée intimité avec Kazuko, vingt-neuf ans.

Moi : Vous n'avez pas compris. Je relate tout cela pour que nous puissions revenir à la nuit où la première neige tombe sur le petit village japonais.

Le docteur : Bien sûr que j'ai compris. Vous montrez un grand souci du détail dans votre expression. Vous n'avez jamais tenté d'écrire une nouvelle, un roman, quelque chose

de ce genre ? Non ?... Vous devriez. Cela aussi peut avoir des implications thérapeutiques d'une belle efficacité.

Moi : Le jour suivant, Masaso Ibaraki prit son petit-déjeuner en silence. Son tour de service et deux repas à donner aux poissons l'attendaient cette après-midi-là. Il allait passer son temps d'inactivité à ressasser le scénario qui voyait Mme Ibaraki profiter de son absence pour fréquenter M. Maeda et partager avec lui bien davantage que des gorgées de vin tiède. Il les imaginait se dévêtant, puis nus sur la table, sur le lit, sur le sol, appuyés contre le mur, embrasés par une passion qui, selon lui, s'était déclarée le soir où le pinot noir français avait ondoyé dans les verres de cristal parés des reflets des lampes à pétrole.

Les carpes avaient très vite fait la preuve de leur mythique libido. Mâles et femelles s'accouplaient bruyamment, la nuit, en bondissant hors de l'eau sous la pleine lune.

Masaso s'était réjoui de ce spectacle jusqu'au jour où il avait découvert le manuel de français sous le plat d'argile ; puis les images s'étaient enchaînées d'elles-mêmes, jour après jour, dans le désordre, contre sa volonté et les interdictions rationnelles qu'il édictait pour se calmer. Toute éraflure que M. Maeda portait aux avant-bras était le fruit des ongles manucurés de son épouse, qu'importaient les fils rouillés qui sortaient aux angles des casiers telles des griffes de chat. Le léger bleu que Kazuko avait au cou devint la marque d'un suçon passionné du professeur de français d'Osaka, même si Masaso lui-même avait pris plaisir à embrasser ce long cou la nuit précédente. Les regards des voisins aussi lui semblaient avoir changé : tandis qu'il rentrait du vivier et ramenait dans un sac de toile la vaisselle restée là-bas, il se disait qu'après les signes retenus qu'ils lui avaient adressés, ces gens allaient reprendre leurs conversations et commentaires malveillants sur les visites récurrentes que son épouse rendait à M. Maeda. Semaine après semaine, mois après mois, les invitations à

dîner s'espacèrent toujours plus, puis cessèrent totalement. Le paquet de feuilles couvertes de mots français grossissait, et aux fréquentes croix qui cochaient les premières feuilles se substituaient maintenant de jolis traits obliques, confirmation d'un travail bien fait... Je parle trop vite ?

Le docteur : Non. Poursuivez. Encore cinq minutes.

Il semblait s'impatienter. Il tapotait le bureau avec ses lunettes, et de petits bruits de grignotage m'amènèrent à la conclusion qu'il se rongait les ongles. J'étais apaisé, presque reconnaissant. Je respirais à pleins poumons sans éprouver le besoin de fumer. Le pandémonium de pensées du matin avait été balayé par l'histoire sur le petit village japonais, et la chaleur condensée dans les deux coussins rembourrés de plumes d'oie me circulait dans tout le corps.

Je dis : Revenons-en à cette nuit où, sur le petit village japonais, tombe la première neige.

Je m'éclaircis solennellement la gorge et je repris en m'efforçant cette fois encore d'évoquer les gros flocons qui traversaient le silence : Masaso Ibaraki a donc passé cette glaciale nuit d'automne près du vivier. Les visites vespérales de M. Maeda ayant pris fin quelques mois plus tôt, il avale son saké en vitesse et en silence, et tue le temps en aiguisant minutieusement des petits couteaux à poisson ou en dormant d'un sommeil lourd qui, du moins quelque temps, l'ont arraché à la douloureuse suspicion liée aux rapports qu'entretiennent son épouse et le professeur de français. Quelques verres supplémentaires avant minuit ajoutés à la longue entaille qu'il s'était faite accidentellement au pouce en aiguisant un couteau suffisent pour que son humeur verse dans l'abîme qu'il creuse avec ferveur depuis des mois. Il enfonce la lame profondément sous sa ceinture de cuir, fait quelques pas rapides et glisse son pouce sous sa langue et suce le sang chaud au goût de fer. Il enjambe les flaques boueuses et les grosses pierres dont il a mémorisé

la disposition. De loin en loin, il lève les yeux vers le ciel et les nuages qui s'unissent en une gigantesque masse chiffonnée. Les restes de pleine lune éclairent les bords lointains de cet inéluctable météorologique, et Masaso Ibaraki se rapproche de sa maison prêt à affronter une fois pour toutes les suspicions qui lui minent l'esprit et les tissus. La grande fenêtre qui donne sur la cour est éclairée par la douce lumière d'une lampe à pétrole. Il presse le pas sur le chemin de pierres, grimpe les six marches de bois, et ouvre la porte d'un coup. L'accueille une chaleur entrelacée d'un doux parfum, la senteur des épices dont Kazuko s'est servie pour préparer le déjeuner. Le carnet et le manuel de langue française ne sont pas à leur place. Il fait toutes les pièces, le séjour, la cuisine, la chambre à coucher, crie à plusieurs reprises le nom de sa femme qui, pour la première fois, lui paraît trop dur, et même laid. Sans s'asseoir, il avale quelques gorgées de saké, puis commence à se déshabiller. Il jette négligemment ses vêtements çà et là afin de se libérer au plus vite de la chaleur qui lui monte de l'intérieur, qui se propage comme une vague et remplit les recoins les plus dissimulés de son robuste corps. Dans son grossier pantalon de pêcheur, M. Ibaraki s'assied jambes croisées à côté de la grande vitre d'où s'aperçoit le chemin pierreux qui sinue jusqu'à l'extrémité du village. Une autre fenêtre est éclairée, mais il n'y a personne. Il éponge son front moite, saisit le manche de son couteau plaqué contre son ventre nu. Il en plante puissamment la lame dans le plancher. Quelques gros flocons viennent se coller et fondre contre la vitre chaude. Le regard rivé sur la fenêtre de M. Maeda, Masaso Ibaraki n'entend que sa propre respiration qui se ralentit, suit le rythme du duvet blanc, des essaims toujours plus fournis qui descendent du ciel...

Voilà, docteur. Fin de l'histoire.

J'applaudis et ouvris aussitôt les yeux. Sur les murs nus la silhouette vacillante des maisons basses. Ou avais-je juste

envie qu'il se passe quelque chose comme ça ? Je m'attendais à voir le docteur se lever d'un bond, me fiche à la porte au plus vite, mais il ne fit que croiser les jambes en me regardant en coin avec, entre les doigts, une cigarette dont une grande queue de cendre menaçait de tomber.

Je m'assis sur le divan, je m'étirai : Alors ?

Le docteur : Ça doit se terminer comme ça ? C'est la fin, vous êtes sûr ? M. Masaké...

Moi : Masaso.

Le docteur : Masaso est assis à la fenêtre, résigné.

Moi : Non. Assis à la fenêtre, il contemple la première neige et respire en toute quiétude, car il a déjà décidé de la suite.

Le docteur : Et la suite, ce sera...

Moi : Comment le saurais-je ?

Le docteur : Que voulez-vous dire... *Comment le saurais-je ?!* Vous avez dit vous-même que tout est *déjà décidé*.

Moi : Effectivement, je l'ai dit. Ce n'est pas moi qui ai décidé, mais lui.

La cendre se détacha, chuta sur la chemise blanche. Il la secoua négligemment et regarda dehors.

Il dit : Cet homme est votre création, vous devriez savoir quelle décision il a prise. Vous êtes son père et son Dieu.

Je dis : J'ai *créé* cet homme, moi ?! Allons, docteur, je vous en prie... Je n'ai créé, je vous cite, qu'une scène, une action, une situation, quelque chose qui me calmerait et que je pourrais relier à un sentiment de bien-être et, pourquoi pas, de détachement. Sitôt dit, sitôt fait.

Il bondit de son fauteuil et ouvrit la fenêtre. Puis il s'écarta, à croire que Mme Kazuko, M. Masaso, le professeur de français d'Osaka Hideo Maeda, et avec eux tout le village, le vivier, le lac, la montagne Nantaï allaient prendre leur envol direction le ciel. Dans le lointain, deux oiseaux traversèrent le grand cadre dans un accompagnement d'implacables coups de klaxon. Le docteur écrasa

nerveusement son mégot dans le cendrier et dit : Oui. Vous avez raison. Vous avez réellement consenti de beaux efforts. Nos prochaines séances seront, je crois, plus fructueuses encore.

Il retourna à son bureau, poussa comme un soupir de soulagement, mais son visage hagard, ses doigts qui tor-daient distraitemment un bouton de chemise témoignaient de sa perplexité.

Il s'approcha du divan : Donc, quand vous vous sentirez de nouveau dans l'état que vous avez décrit au début, revenez-en à ce tableau. Je crois qu'une excursion extrême-orientale donnera une nouvelle direction à vos pensées.

Il se dirigea vers la porte, je me levai et posai cinquante euros près du cendrier.

Je dis : Chaque centime était à bon escient, docteur. Je me sens vraiment mieux qu'au début de la séance.

J'avais envie d'une cigarette. Les miennes étant restées dans le vide-poches près du levier de vitesse, j'en pris une dans son paquet et l'allumai. Il ouvrit et attendit que je sorte. Son visage avait conservé son expression de perplexité. Je tirai de délicieuses et grandes bouffées et, pour la première fois, pensai que ma mère avait peut-être raison quand, des années durant, elle avait tenté de me convaincre de me faire aider par un *spécialiste*. Je crois que ma vie aurait été différente : moins de déconvenues, moins d'états dépressifs, moins d'agressivité. Le docteur me raccompagna jusqu'à la porte de l'appartement : La semaine prochaine, même heure ?

Je franchis le seuil : Entendu, docteur. Et d'ici là... je vais essayer de suivre votre conseil. Quand je me sentirai comme je l'ai décrit au début...

Le docteur : Tout à fait. Quand vous vous sentirez mal, revenez au tableau que vous avez décrit. Au revoir.

Il sourit et referma violemment. J'aurais bien échangé quelques phrases encore, mais comment lui en vouloir ? J'étais resté sur ce divan vingt minutes au-delà de mon

temps de consultation et un autre client patientait. Je tirai longuement sur ma cigarette et m'engageai dans l'escalier qui me rappela le froid qu'il faisait dehors, mais aussi celui des versants de la montagne Nantaï. J'en souris, et je me dis que je profitais déjà des premiers bienfaits d'une thérapie efficace. En descendant les marches de marbre, je pensais que ce serait magnifique d'entonner une chanson populaire japonaise qui parlerait des amours malheureuses, ô coïncidence, de M. Maeda et de Mme Ibaraki. Mais il faudrait d'abord apprendre le japonais et savoir sur ce pays un peu plus que la montagne Nantaï se situe page 51 du livre *Les Plus Belles Montagnes du monde*.

Au deuxième étage, je saluai civilement un couple d'âge moyen. Tous deux jaugèrent ma cigarette d'un œil sévère. Avec une servilité et une compréhension absolues, je leur dis : Soyez sans crainte, madame et monsieur. Le mégot finira à la poubelle. Un escalier aussi soigné que celui-ci, je n'en avais pas vu depuis mon enfance.

Ils me suivirent des yeux, leurs regards amers disaient : *Nous habitons cet immeuble depuis deux mille ans, intrus, barbare à la cigarette que vous êtes !*

Je gardai mon calme. Un calme de rocher dans un jardin japonais. Dans des *circonstances normales*, sûrement que j'aurais décoré d'un joli mollard l'une des plaques de marbre astiquées en savourant la peur de ces humbles petits-bourgeois, mais à chaque pas se renforçait ma conviction que je me sentais réellement autre.

Au rez-de-chaussée, le froid m'obligea à me coincer la cigarette entre les dents et à me fourrer les mains tout au fond de mes poches de pantalon. Ma voiture était garée à droite, tournée vers le carrefour. J'avais préparé mes clés dans l'escalier en espérant que la serrure ne me résisterait pas trop. Je sortis le trousseau et remarquai au même instant que les anneaux métalliques se tenaient cois. Et aussi mes doigts qui, d'ordinaire, tremblaient fort. Je m'approchai

de la serrure tel un chevalier armé d'une petite lance et du premier coup trouvai le minuscule trou qui, le matin, m'avait esquivé quelques minutes et fait proférer une dizaine de gros jurons. L'air se mit alors à trembler, répondant au timbre désagréable et rauque d'un klaxon. Il me pénétra le tympan et le crâne côté gauche, s'enfonça en moi en une cacophonie hystérique. Lorsqu'il se tut lui succéda une voix féminine tout aussi désagréable ; puis un corps.

Sortie de la voiture voisine, une femme haletait d'une colère nourrie qui donnait à son menton un mouvement de pompe toujours plus appuyé ; des mèches de cheveux gras tombaient de son front moite et se collaient à ses bajoues. L'enfoiré ! commença-t-elle. Le sale enfoiré ! C'est toi, cet enfoiré ?! Une heure et demie que je suis là à klaxonner comme une dingue ! Sans pouvoir bouger à cause de ton épave ! T'es aveugle ou quoi ?! On m'attendait, et là on m'attend plus ! Terminé ! Espèce de con !

Elle s'avança vers moi et s'arrêta à deux doigts de mon nez : Putain de malappris ! Mais où t'as la tête ?! Et p'is, t'es qui ? Une vulgaire merde ! Tu te crois seul au monde avec ton épave ? Hein, c'est ça ?!

Avec ce « hein », j'eus le visage balayé par un déferlement de molécules chaudes, un salmigondis d'insupportables relents de carie, de nourriture pourrie entre les dents, de remontées d'une gorge noyée de bibine et de mayonnaise. Je perçus aussi l'odeur aigrette de transpiration qui montait du col de sa veste de laine. L'image de dessous de bras plantés d'une forêt de poils noirs s'imposa d'elle-même avec d'autres paysages corporels inspirateurs de dégoût. Elle continuait d'aboyer : Pourquoi tu dis rien, gonzesse ?! Dis quelque chose ! Non mais, tu t'es vu ?! T'es là tout ratatiné, on croirait un clébard gelé ! Il me manquait plus que ça. Tu m'as fait rater une occase, espèce de rat !

Quand elle approcha encore son visage, je vis quatre poils hérissés sur son gros nez. Mes doigts se remirent à trembler,

mes paupières à prendre le rythme effréné de mon cœur furieux et de ma respiration précipitée. Ce qu'elle dit ensuite allait me sortir de l'esprit, mais après quelques syllabes j'avais le visage parsemé de postillons et de quelques bouts visqueux de nourriture. Un pas ou deux en arrière et je balançai le bras dans l'intention de lui mettre une grande claque, mais mon poing, de lui-même, se referma et visa le côté de cette grosse tarte, quelque part derrière l'oreille. Elle recula en chancelant mais sans cesser de débiter toutes sortes de conneries. Elle tenta de se rattraper au mur, mais une petite aspérité dans le trottoir suffit pour que son corps adipeux bascule de tout son poids et s'allonge sur le béton. Et quand elle releva la tête pour insulter une nouvelle fois ma chère mère, je bondis tel un orang-outang furieux et coinçai sa grande carcasse entre mes genoux. Je la cognai avec force, en prenant mon temps et le soin de choisir les endroits charnus de son visage terrorisé. L'arcade droite éclata, cracha des décilitres de sang. Je continuai à la frapper du tranchant de la main en visant avec précision les incisives qui se cassèrent sitôt les premiers coups. Un tambour bien tendu martelait le rythme dans mon crâne, un rythme que j'adoptai sans désir aucun de m'arrêter. Les clameurs qui montèrent des fenêtres et des terrasses alentour ne me retinrent pas. Quand elle toussa en éjectant les chicots jaunes de ses dents de devant, que sa grande tête se pencha mollement vers la droite en tremblant sous l'effet d'une forte quinte de toux, alors seulement je me redressai. Je pris une longue, une lente inspiration. Mes doigts avaient recouvré leur calme. Je balayai les alentours du regard, mes yeux s'arrêtèrent au troisième étage. La fenêtre du cabinet était ouverte. Le docteur écartait les bras et secouait sa tête lourde d'incrédulité. Je me relevai lentement et, les mains en l'air pleines de sang, criai : *Docteur ! Cher docteur ! Sur un village japonais tombe la première neige !*